

CRITIQUES BIOGRAPHES ET THÉORICIENS

Ce n'est point chez les critiques qu'il faut, à l'ordinaire, chercher du style ou même des préoccupations d'art. On a bien tort pourtant, de s'imaginer que tout souci d'écriture soit ici superflu. Il agrmente la pensée sans lui nuire.

La plus belle sympathie, servie par une langue riche et pleine où se dessinent des images heureuses, a guidé M^{me} Jean Dornis dans le choix qu'elle a fait, en réunissant quelques études sur des poètes que la guerre a suscités ou révélés à eux-mêmes et au monde. Les *Hommes d'action et de rêve* (Crès, éditeur, Paris, 1921), qui sont proposés à notre estime, se nomment Gabriele d'Annunzio, lyrique animateur des foules, et Fulciero da Calboti, un autre tribun italien; Emile Verhaeren, véritable poète national de la Belgique meurtrie par le « crime immense de l'Allemagne »; Rupert Brooke, tombé aux Dardanelles, demi-dieu de l'Angleterre; Alan Seeger, le poète américain qui a combattu et est mort pour la France avant l'intervention officielle; Miloutine Boitch, le barde héroïque de la Serbie; Charles Peguy, guerrier mystique; Giosue Carducci, préannonciateur de l'amitié franco-italienne. On ne saurait reprocher à M^{me} Jean Dornis d'avoir ajouté prématurément à ces gloires, M. Alfred Droin, en qui quelques prophètes bienveillants ont voulu reconnaître un créateur de l'« Elégie héroïque ». M^{me} Jean Dornis ne prétend pas faire œuvre aisée autour de l'art difficile; elle ne veut qu'expliquer du point de vue patriotique et français, quelques-unes de ses préférences littéraires. Il n'y a pas lieu, dès lors, de s'étonner de quelques affirmations étranges ni de quelques jugements par trop aventureux, par exemple, l'épithète de « poète wallon » appliquée à Verhaeren, ou encore cette assertion au moins sommaire : « Au moment même où, vers 1890, triomphaient chez nous le plus bruyamment, sous le nom de décadents et de symbolistes, de primitivistes et de naturistes, d'intensistes et d'unanimistes, de vers-libristes et de futuristes... » Symbolisme 1885 — naturisme 1900 — unanimisme 1907 — futurisme 1910, etc. Mais qu'importe! M^{me} Jean Dornis n'a voulu qu'écrire « un hymne d'admiration et de reconnaissance » et elle l'a fait en des pages ardentes, enthousiastes, dont le style orné fait songer à la critique trop oubliée de ce merveilleux Paul de Saint-Victor.

De même avec dévotion et longuement, en ami passionné plus qu'en véritable critique, M. Henri Martineau publie sur P.-J. Toulet (« Le Divan », éditeur), poète et romancier, une monographie minutieuse qui réjouira les dévots de ce rare et précieux écrivain. P.-J. Toulet a condensé dans ses proses raffinées et comprimé en de menus poèmes laborieux, l'émotion, la fantaisie, l'ironie discrète et le côté un peu artificiel d'une nature délicate qui limite délibérément à la psychologie intime l'ampleur, la beauté et le sens de la vie. Le livre de M. Martineau est l'exégèse de cette âme et de ce talent complexes. Il ne faudrait peut-être pas s'exagérer l'influence possible ou réelle de ces esprits de qualité, plus riches de cérébralité que robustes, et qui portent dans leurs dons mêmes des symptômes non équivoques de byzantinisme ou d'épuisement littéraire. Quoi qu'il en soit, pour le culte de P.-J. Toulet, un somptueux autel a été dressé par M. Martineau.

Parmi les romanciers contemporains, M. René Boylesve offre cette particularité d'être parvenu jeune encore, et tout en se tenant à l'écart des cénacles et des manifestations bruyantes de son époque, à une célébrité du meilleur aloi. Comme le démontre fort bien — et d'un style dense aux phrases nourries et un peu lentes — M. Maxime Revon, dans la biographie critique (Chiberre, éditeur,

Paris) où il analyse la psychologie de l'auteur de *M^{lle} Cloque*, les raisons de ce succès tiennent, semble-t-il, à des dons de finesse et de mesure dans des genres fort variés. M. René Boylesve a conquis, sans se départir d'une noble réserve, la faveur des gens de goût, par le charme naturel de son esprit, par ses qualités d'équilibre dans l'observation et d'agrément dans le récit. Le vrai René Boylesve n'est point le conteur parfois osé de ses premières œuvres, mais l'écrivain, qui a su renouveler la « matière provinciale » un peu fatiguée par une série de portraits vivants et nuancés de personnages à l'héroïsme suranné, obscur et inutilement sublime. J'ai noté chez M. Maxime Revon, cette excellente définition du romancier : « Son talent est féminin dans sa grâce, sa timidité, ses élans ».

A côté des biographies des célébrités contemporaines, l'éditeur Chiberre commence une nouvelle collection : *Ceux dont on parle*, autobiographies, sous la direction de M. Marc Saunier, l'auteur de divers essais de philosophie et d'art fort curieux. La série débute par deux jeunes, deux très jeunes : *Alfred Machard* et *Francis Carco*. L'un et l'autre, après une notice substantielle et brève de M. Saunier, racontent leurs débuts littéraires. La vie leur fut d'abord ingrate. Mais les traverses (d'où est jaillie la vérité de leurs livres) ont une fin et leur nom est arrivé au public. Il apparaît que M^{me} Rachilde et M. Vallette furent pour beaucoup dans le bon départ de *l'Epopée au Faubourg* et de *Jésus-la-Caille*. C'est une bien belle page, que le récit de la première rencontre de M. Machard avec M^{me} Rachilde. Le récit se termine par cette épigramme : « Mais jamais, au grand jamais, Paul Souday qui règne sur le *Temps*, ni J. Ernest-Charles, ni Albalat, ni Brisson, ni Abel Hermant n'ont daigné entr'ouvrir mes livres pour savoir ce qu'il y a dedans ! »

Si l'auteur de *Six attitudes d'adolescent* et de la *Mauvaise Aventure* a l'avantage de pouvoir un jour se raconter, lui aussi, sa sincérité à toute épreuve promet, à en juger par un numéro spécial de la revue *Les Humbles*, de bien savoureuses confidences !

Il faut savoir gré à M. André Mabillet de Poncheville, toujours soucieux des gloires de sa ville natale, d'avoir réimprimé cette *Vie d'Antoine Watteau*, par le comte de Caylus. (Collection de l'Amitié de France et de Flandre). Voilà, écrit en cette langue polie et aristocratique d'un autre âge, un des meilleurs documents anciens pour la connaissance du délicieux peintre valenciennois. J'y ai retrouvé l'essentiel des anecdotes, des opinions et des erreurs qui ont cours depuis deux siècles, parmi les critiques d'art de tous pays.

A ceux qui peuvent se plaire encore aux graves études rétrospectives, je signale avec plaisir un bien intéressant travail d'érudition, sans sécheresse ni pédantisme, qu'un savant très renseigné sur notre histoire littéraire, vient d'écrire à propos des *Trois premières éditions des Lettres de M^{me} de Sévigné* (1725-1726). (Paris, Armand Colin, éditeur.) Il s'agit des trois premiers recueils connus de notre grande épistolière, l'édition princeps minuscule (31 lettres), celle de La Haye, due peut-être au cousin Bussy, et celle de Rouen (138 lettres), qui firent successivement le tourment de M^{me} de Simiane.

« Les choses singulières me réjouissent toujours », assurait précisément M^{me} de Sévigné à sa fille. Et cette phrase sert d'épigraphe au recueil : *Récréations littéraires*, de M. Albert Cim (Paris, Hachette, éditeur). M. A. Cim a rassemblé, en un volume compact, les curiosités, singularités, bévues, lapsus, non-sens, pléonasmes, inadvertances et ignorances échappées à la plume des écrivains, des plus grands aux plus médiocres, de Corneille à Balzac ou Flaubert, chez les prosateurs et chez les poètes. Cet ouvrage, où tout est loin d'être inédit ou de première source, est fort amusant à lire et peut apprendre pas mal de choses

ignorées. C'est en quelque sorte de l'érudition vulgarisée. M. Cim, tout en faisant sa plaisante et abondante récolte de bons mots, de saillies et de choses drôles, proteste de son respect pour nos grands écrivains. Il a raison. Mais il n'en est pas moins vrai que l'épouillement trop scrupuleux des œuvres littéraires, mènerait droit à amputer le style de toute originalité et à corriger le génie. Il faut passer quelque chose aux grands hommes, comme ignorance et comme liberté de syntaxe. Si M. Cim veut continuer à se divertir, qu'il opère donc — directement — sur les premières œuvres symbolistes qu'il n'a fait qu'effleurer à peine et de seconde main. Il y fera ample moisson, dans les manifestes de l'école en particulier.

Et dans ceux d'aujourd'hui aussi. Il en paraît toujours. Sous une forme qui se veut originale, M. Félix Rose intègre entre deux poèmes en prose de l'*Abandonnée* (Jouve, édit., Paris, 1921), un essai sur le *félirisme*. Félicisme, félirisme, félurisme? On hésite. C'est la N^{me} école du siècle. M. Rose vient trop tard. En somme, il y a longtemps que, plus sobrement et mieux, M. Fernand Gregh a tracé à peu près le même programme, sans le titre d'*Humanisme* et qu'il en a mis en œuvre dans la *Beauté de vivre* et l'*Or des Minutes*, les principes féconds.

M. Paul Jamati, de son côté, a fait précéder *Le Vent de Guerre* (Editions de « Rythme et Synthèse »), d'une préface où, après un exposé succinct des principales étapes de la poésie par le monde, on lit : « M. René Ghil tenta seul le retour aux fins générales de l'art et de la poésie. Il s'avisa que, de la science, une doctrine, qu'il étaya de transformisme évolutif, pouvait sortir, dont vivifier le nouveau chant sur l'ancien thème ». Avant d'avoir repéré cette phrase, j'étais fixé. J'avais dans les poèmes reconnu le scientisme latent et jusqu'aux procédés « d'instrumentation verbale » du chef d'orchestre. M. P. Jamati fait œuvre de fidèle disciple et applique avec un zèle, qui se garde d'innover, les théories du *Dire du mieux*.

M. Raymond Limbosch qui a publié, outre *Faunesques*, les gaillardes *Ballades brabançonnnes*, sous le signe du Manneken-Pis, rouvre avec ses *Notes* et ses *Nouvelles notes sur le vers oral* (Bruxelles. — L'Art Décoratif, 1921), une antique discussion sur l'e muet non élidé au corps d'un vers. Il y apporte des arguments, sinon neufs, du moins présentés d'une façon imprévue, mais j'ai bien peur qu'il n'aboutisse qu'à compliquer les règles de la prosodie. En tout cas, baser le problème sur la prononciation, voilà qui risque de provoquer bien des malentendus. Qui fera autorité? Et M. Limbosch me croira-t-il, si je lui assure qu'en fait, la diction ni la prononciation ne sont tout à fait pareilles à Bruxelles et à Paris?

Le mois dernier, j'ai signalé la collection artistique des *Villes meurtries*, de l'éditeur Van Oest. Il en est une autre, celle de « La France dévastée », publiée (Alcan, édit., Paris) sous la direction de M. Gabriel Louis-Jaray. Moins superbement illustrée, elle est d'un texte plus serré et contient sous ses deux rubriques : « Les Régions » et « Les Faits », un enseignement plus étendu. Ici, MM. Henry Cochin, Nicolas Bourgeois et André de Poncheville, se sont partagé la tâche amère et douce de décrire *Le Nord dévasté*, les riches, prospères et pacifiques Flandres françaises, « ce rendez-vous des guerres », ce qu'elles étaient avant 1914 et ce qu'elles sont devenues. Et il y a là beaucoup de choses qui ne renaîtront plus jamais. Une œuvre immense de reconstruction s'impose cependant. Et voilà pour M. Maignan, occasion d'expérimenter la vertu des principes qu'il a développés dans son *Régionalisme d'esthétique sociale* (Paris, E. de Boccard, 1920) et de mettre en mouvement sa manufacture de construction régionale. Urbanisme! On meurt de théories!

Léon BOCQUET.